

REVUE BELGE
DE
NUMISMATIQUE,

Publiée sous les auspices de la Société royale de numismatique.

PAR

MM. R. CHALON ET L. DE COSTER.

1878.

TRENTE-QUATRIÈME ANNÉE.



BRUXELLES,

LIBRAIRIE POLYTECHNIQUE BELGE DE DECQ ET DUHENT,
9, RUE DE LA MADELEINE.

1878

MÉDAILLES HISTORIQUES
DE
GRENOBLE.

PLANCHE XIX.

I.

Étant à Turin en 1842, j'eus, le soir même de mon arrivée dans cette ville, l'occasion de rencontrer un vieux général piémontais, qui, sachant que j'étais de Grenoble, se prit à me faire l'éloge de ma cité natale et de ses habitants. Naturellement, je m'empressai de lui demander comment il les connaissait.

— Oh! me répondit-il, j'ai commandé la place en 1815.

— Alors, lui demandai-je étourdiment, vous serviez la France?

— Oh! non, je suis Piémontais. Je faisais partie de l'armée d'occupation, et, ayant eu l'occasion de rendre quelques services et de maintenir l'ordre, vous devez savoir que la ville me fit présent d'une épée d'honneur...

J'aurais pu m'écrier avec l'agneau de la fable :

Comment l'aurais-je su, si je n'étais pas né?

Je me contentai de lui répondre un : *Non, monsieur, je n'en ai jamais entendu parler.*

Le lieu où j'étais me fit un devoir de me taire, quoiqu'il m'en coûtât singulièrement; mais je sus me contenir, et je

ne trouvai rien de mieux à faire, hélas ! que de rompre la conversation.

Le fait *matériel* pouvait être vrai, et je n'en doutai pas un instant. Ce général, — je le tenais de sa propre bouche, — avait des alliances dans notre ville, et, comme tout le monde sait que certaines personnes étaient rentrées en France à la suite des armées étrangères, je ne suspectai pas un instant la véracité de mon interlocuteur. Une méprise de sa part, peut-être, lui faisait attribuer à la ville de Grenoble un don qui, s'il avait eu lieu, n'émanait très-certainement que d'une petite coterie ; et, du reste, celle-ci était bien capable de lui avoir donné le change à ce sujet.

A mon retour à Grenoble, mes recherches me donnèrent la conviction que je ne m'étais pas trompé, et je pus ainsi tranquilliser la juste susceptibilité de ceux de mes compatriotes que mon récit avait animés d'un sentiment en tout pareil à celui que j'avais moi-même éprouvé.

Après ce que je viens de raconter, on comprendra plus facilement le trouble où me jeta, il y a quelques années, la communication qui me fut faite d'une médaille frappée en Autriche à l'occasion de la reddition de Grenoble en 1815. Je n'ai pas besoin de rappeler ici des faits que tout le monde connaît : ils appartiennent maintenant à l'histoire générale de la France, et, si notre patriotisme en a souffert, nous devons nous consoler en songeant que les paroles de François 1^{er}, après la bataille de Pavie, pouvaient s'appliquer aussi à notre situation d'alors. Grenoble fut une des dernières villes qui ouvrirent leurs portes aux alliés, et sa capitulation, commandée par l'état

où se trouvait le pays à cette époque, fut des plus honorables pour elle (1).

Or, une médaille fut frappée, pour ce fait d'armes, en l'honneur du commandant en chef de l'armée austro-sarde ; et, certes, il n'y a rien à objecter à un acte de ce genre, qui est parfaitement correct et passé en usage chez tous les peuples jaloux de transmettre à la postérité le souvenir de leurs conquêtes et des grandes pages de leur histoire militaire.

Mais un personnage intervint, dont le langage était bien fait pour chatouiller désagréablement notre fibre patriotique.

C'était un réfugié politique prussien, attaché au Lycée de Grenoble à titre de professeur de langue allemande, et qui voulut attribuer à la légende de cette médaille un sens peu honorable pour notre cité. Il y avait, disait-il, un mot « *übergeben* » qui prêtait à l'équivoque et qui, selon lui, signifiait tout simplement que cette médaille, frappée en l'honneur du général Frimont, commandant en chef des troupes alliées, lui avait été offerte par les Grenoblois eux-mêmes!... Je n'étais pas assez versé dans la connaissance de l'idiome germanique pour en comprendre les subtilités, et, il faut bien l'avouer, je ne trouvai personne, parmi mes compatriotes, qui fût plus savant que moi sur ce chapitre-là. Je tenais pourtant à tirer l'affaire au clair, et j'employai le moyen que voici.

(1) J'ai publié cette capitulation dans mes *Documents pour servir à l'histoire de Grenoble en 1814 et en 1815* (Grenoble, Merle, 1860 pp. 32-34).

J'allai trouver le maire de la ville de Grenoble et lui exposai les faits et l'interprétation du professeur du Lycée. J'ajoutai qu'il fallait immédiatement savoir ce qu'il y avait de fondé dans une pareille assertion et que, pour arriver à ce but, le meilleur moyen était d'écrire, comme premier magistrat de la cité, au bourgmestre de la capitale autrichienne, où, très-probablement, cette médaille avait été frappée. M. Vendre me demanda une note au sujet de cette médaille : je la rédigeai, séance tenante, et elle fut aussitôt transmise à Vienne dans une lettre que le chef de notre municipalité voulut bien écrire à son confrère, sous la date du 19 avril 1867.

La réponse ne se fit pas attendre. En voici la traduction :

MONSIEUR LE MAIRE DE LA VILLE DE GRENOBLE,

En réponse à votre honorée du 19 avril, j'ai l'honneur de vous faire parvenir les renseignements désirés touchant le général Frimont et suis avec une estime profonde,

D^r ZELINKA,
Bourgmestre.

Vienne, 6 mai 1867.

Voici maintenant la réponse du chef des Archives à la demande de renseignements que lui avait adressée M. le D^r Zelinka :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Suivant votre ordre contenu dans votre lettre du 26 avril, je vous sou mets, en y joignant la réponse aux demandes du maire de la ville de Grenoble touchant une médaille commé-

morative en l'honneur du comte de Frimont, général de cavalerie, les notes que voici :

Les brillants exploits de l'armée autrichienne, remportés sur l'empereur Napoléon et le roi Murat dans la campagne franco-italienne de l'année 1815, ont engagé l'empereur François à célébrer les événements les plus importants par des médailles commémoratives en l'honneur des généraux qui y ont participé. Le Cabinet de médailles et d'antiquités de Vienne possède une série de ces jetons en argent, dont un côté montre un emblème militaire et l'autre face la prise d'une ville par les soldats autrichiens ; par exemple : Aquila occupée par le Lieutenant Feld-Maréchal Nugent ; la victoire de Tolentino, gagnée par le Lieutenant Feld-Maréchal Bianchi, etc.

Parmi ces jetons, s'en trouve aussi un portant la légende :

Grenoble
An G. D. C.
B. Frimont
Übergeben
Den 9 Juli
1815.

Grandeur : 8 lignes, et, sur le revers, un casque grec sur lequel est perchée une chouette, le tout posé sur un glaive et une branche de laurier. Or, cette médaille est identique avec celle sur laquelle le maire de Grenoble désire avoir des renseignements.

Il m'est impossible de trouver des données positives sur l'époque, ainsi que sur le graveur et le nombre de ces médailles ; mais le Directeur du Cabinet Impérial des Médailles est persuadé que tous ces jetons sont sortis de la Monnaie de Vienne.

Cette médaille, véritable œuvre d'art, est un présent de

l'Empereur François, offert comme une marque particulière d'estime à quelques généraux et autres personnages de distinction.

Jean-Marie de Frimont est né, suivant sa biographie rédigée par Schönbals (*Gazette militaire autrichienne*, 1833, 3^e et 4^e fascicules) le 5 janvier 1759, à Finstringen (Lorraine allemande, *Deutsch-Lothringen*). Son père, Dominique de Frimont, major au service de la France, décéda en 1766, étant gouverneur de l'Intendance de Finsterlingen. C'était alors à la mère, M^{me} Jeanne Marguerite Horiot de Collency, de s'occuper de l'éducation de son fils. Elle le fit entrer au collège de Pont-à-Mousson, où il se prépara à la carrière militaire. Son attachement à l'ancienne dynastie, qu'il partageait avec beaucoup de membres de la noblesse lorraine, le conduisit (1776) en Autriche, où il entra dans le régiment des hussards de Wurmscr.

Ses grandes qualités militaires le placèrent parmi les généraux les plus éminents de l'Autriche. En 1798, nommé colonel du régiment de chasseurs Büssey, dans les cadres duquel se trouvaient de nombreux Français, Frimont joua un grand rôle sur les champs de bataille italiens, et il fut promu Major général pendant l'année 1801.

Après la paix de Lunéville, Frimont, nommé Général de brigade, vint à Debreczin; mais, en 1805, il retourna en Italie et acquit, grâce à sa bravoure, dans la bataille de Caldiero, le titre de Baron autrichien. Nommé Lieutenant Feld-Maréchal en 1809, il fut décoré, pour la bravoure qu'il déploya à Pordenone et à S^t-Daniello, de la croix de Commandeur de l'Ordre militaire de Marie-Thérèse.

En l'année 1813, promu Général de cavalerie, il acquit de nouveau des lauriers dans la grande armée des Alliés, à la bataille de la Rothière et à Arcis-sur-Aube.

La paix faite, nommé Gouverneur de la forteresse des Alliés à Mayence, Frimont fut placé, en 1813, à la tête de l'armée de la Dalmatie et de la Haute Italie, et il ne s'y distingua pas seulement par de grands succès militaires, mais aussi par des traits d'humanité envers les populations vaincues. L'Alsace en a conservé un bon souvenir.

En sa qualité de commandant du corps d'occupation autrichien, Frimont resta à Colmar jusqu'à l'an 1818. En 1819, il fut placé à la tête des troupes de la Vénétie. Ce fut lui qui dompta la révolution de Naples. L'Empereur le récompensa de l'ordre de la Couronne de fer de première classe, et le Roi de Naples du titre de Prince d'Antro-doreo et d'une dotation de 200,000 ducats.

En l'an 1828, élevé à la dignité de Comte autrichien et doté de six grandes propriétés (*Ortschaften*) dans le Comitat de Bihari, en Hongrie, avec la grande propriété de Palota, l'Empereur lui confia la présidence d'une commission chargée de la réforme du département de la guerre. Nommé Président du Conseil de guerre, en 1851, il décéda le 26 décembre, quelques semaines après sa nomination.

Le comte Frimont avait épousé, en 1809, M^{me} Anna Mitterpacher de Mitternburg, dont il eut une fille, Théodora, née le 15 janvier 1812, et un fils, Adalbert, né le 1^{er} avril 1817, mort célibataire en 1846. M^{me} Théodora a épousé M. André Lönyay de Nagy-Lönyay, chambellan de l'Empereur.

Il résulte de ces données, que la famille est restée en Autriche, et il pourrait se faire que les archives de cette maison pussent fournir des renseignements plus amples.

Vienne, 4^{er} mai 1867.

KARL WEISS,

Archiviste.

Devant les termes de cette lettre s'évanouissait l'ambiguïté du mot « übergeben » qui n'avait, par conséquent, plus rien à démêler avec le sens qu'avait voulu lui donner le professeur de langue allemande de notre Lycée. C'était tout simplement un présent de l'empereur François à l'un de ses généraux.

Nos sentiments patriotiques étant complètement rassurés, et me trouvant suffisamment éclairé sur les origines de notre médaille, je n'ai plus rien à en dire, si ce n'est qu'il en a été frappé de deux modules différents. Je ne sais s'il en existe des exemplaires en or; les deux seuls que je connaisse, avec le mien, sont en argent.

Nous avons vu, plus haut, que l'empereur François avait voulu célébrer les événements les plus importants de l'année 1815, en faisant frapper des médailles commémoratives de ces événements en l'honneur des généraux qui y avaient pris part. Je dois à l'amabilité de S. A. R. le prince Philippe de Saxe-Cobourg-Gotha la bonne fortune de posséder, depuis deux ans, cette rare médaille dans mes cartons, et, depuis ce temps, le plaisir non moins grand de lui voir réuni un autre exemplaire en tout semblable, moins le nom de la ville. C'est, en effet, la médaille qui fut frappée en souvenir de la reddition de la seconde cité de l'empire, trois jours après celle de la capitale dauphinoise. Elle est aussi en argent et ne diffère de la première que par le nom de *Lyon* substitué à celui de *Grenoble*, et par la date du 12 juillet au lieu du 9 de ce même mois. (Pl. XIX, n° 5.)

Voici, du reste, la description de la médaille historique de Grenoble :

une date dans l'histoire de la ville de Grenoble, mais à un point de vue purement sentimental.

Le 31 octobre 1829, la famille royale des Bourbons de Naples fit son entrée dans la capitale du Dauphiné. Le roi et la reine des Deux-Siciles, avec le petit comte de Trapani, conduisaient alors en Espagne leur fille aînée, Marie-Christine, qui allait ceindre le diadème. Elle avait été précédée à Grenoble, depuis quelques jours, par les Bourbons de France. Madame la duchesse de Berry était venue directement de Paris, dès le 25 du même mois, accompagnée de LL. AA. RR. l'Infant et l'Infante d'Espagne, sa sœur, pour y attendre l'arrivée de Leurs Majestés siciliennes et de leur fille, la future reine des Espagnols. La famille d'Orléans de son côté, était arrivée le même jour par la Savoie. La réunion, à Grenoble, de tous ces membres épars d'une illustre maison, s'y prolongea jusqu'au 3 novembre suivant.

Pendant plusieurs jours, ce fut une succession de fêtes offertes par la municipalité grenobloise, de visites de monuments et d'établissements publics, de promenades dans les environs de notre cité. Une lettre que j'ai eu la bonne fortune de découvrir, et dont le caractère confidentiel ne pouvait permettre plus tôt la divulgation, nous apportera, par la plume et par la position de celui qui l'a écrite, comme par celle du destinataire, — tous les deux royalistes non suspects, — quelques détails curieux sur ce qui se passa, dans cette circonstance, détails que l'on chercherait vainement ailleurs. Ces deux hommes sont morts, et la lettre appartient à l'histoire.

Mais, pour mieux juger ces lignes, je veux les faire pré-

céder d'une page que j'emprunte au biographe d'une sainte reine ⁽¹⁾ et qui, placée avant la lettre de M. Guérnon de Ranville, fera mieux comprendre encore les sentiments *vrais* exprimés par le procureur-général de la cour royale de Grenoble.

« La Restauration était faite, et la vieille société française, heureuse de se sentir revivre, n'avait pas le sentiment des dangers que lui préparaient dès lors ses imprudences. Au Palais-Royal on était bien mieux au courant des idées et des intérêts modernes...

« Louis XVIII reçut avec une apparente bonté le duc d'Orléans. Ce fut plus tard, après la crise des Cent-Jours, qu'il n'eut plus pour ce prince qu'une froideur malveillante, jointe à sa hauteur habituelle avec les cadets de sa race...

« La duchesse avait appris dès le premier jour ce qu'elle devait à chacun, s'avançant avec précaution, selon ses propres expressions *sur le théâtre nouveau où elle paraissait*, très-sobre de paroles, mais n'en disant que de justes, et laissant satisfaits d'elle tous ceux qui l'avaient approchée...

« Neuilly, dès qu'on y fut établi, s'ouvrit aux réceptions, et la situation de la duchesse d'Orléans lui imposa des devoirs bien autrement difficiles que ceux qu'elle avait eu à remplir durant son premier séjour en France. La conduite à la fois loyale et circonspecte de son mari n'avait pu le remettre en bons termes avec la cour, où continuaient à dominer les *ultra-royalistes*. Animés d'une passion plus

(1) AUGUSTE TROGNON : *Vie de Marie-Amélie, reine des Français* ; Paris, Dupont, 1872.

que jamais furieuse contre les *libéraux*, ils affectaient de ranger dans ce parti le duc d'Orléans, et l'on ne saurait dire qu'en cela ils eussent tort; mais ils avaient tort de vouloir qu'il fût l'ennemi du roi parce qu'il l'était de leurs folles doctrines et de leurs absurdes prétentions...

« Il est singulier, mais il est vrai, de dire que les liens du sang ne parurent pas tout d'abord attirer, comme cela eût été naturel, la duchesse de Berri vers une parente, telle que l'était la duchesse d'Orléans. On eût pu croire à ses airs de froideur et de hauteur qu'elle n'était occupée que de faire sentir à sa tante la supériorité qu'elle avait acquise sur elle par son mariage. La duchesse d'Orléans sut, avec un tact admirable, respecter à la fois en sa nièce, le rang qui lui appartenait, et maintenir sa dignité devant l'enfant gâtée qu'enivrait la nouveauté de sa haute fortune.....

« En 1818, elle avait trois filles et trois fils..... et elle disait : *Temo d'esser troppo felice!*...

« Lors de la guerre d'Espagne, la situation du duc d'Orléans redevint fort difficile; il ne changea rien toutefois à son attitude, toujours loyale et respectueuse devant le monarque, toujours mesurée, mais ferme dans son opposition contre-révolutionnaire...

« En 1829, les inquiétudes politiques n'étaient pas cependant telles encore qu'elles troublassent la duchesse d'Orléans dans ses joies de famille. Elle en attendait à cette heure même une très-grande, celle de revoir son frère, le roi de Naples, qui allait traverser la France pour conduire à Madrid la princesse Christine, sa fille, fiancée à Ferdinand VII. Il était convenu qu'il s'arrêterait quelques

jours à Grenoble, où sa sœur l'irait voir à son passage, et qu'après être resté tout l'hiver en Espagne, il se rendrait pour le printemps à Paris. Un séjour de quelques semaines au château de Randan précéda le voyage de Grenoble, qui fut retardé jusque vers la fin d'octobre. La duchesse d'Orléans éprouva un véritable bonheur à embrasser son frère, qui, de son côté, lui prodigua les marques d'une extrême tendresse; mais elle fut très-péniblement affectée en lui voyant à cinquante-deux ans toutes les apparences de la vieillesse la plus avancée..... Après quatre jours passés dans une douce intimité, il fallut se séparer, mais avec la consolante assurance de se revoir dans quelques mois... »

Voici maintenant ce qu'écrivait à son ami, M. Joseph Rocher, conseiller à la cour royale de Lyon, un magistrat alors procureur-général à celle de Grenoble, M. Guernon de Ranville, qui, quelques mois seulement après, devait être ministre de la justice et, comme tel, fatalement complice, malgré sa résistance, de la signature des Ordonnances de juillet 1830.

« Grenoble, le 31 octobre 1829.

« Nos Majestés siciliennes sont attendues aujourd'hui : notre garde d'honneur, riche de jeunesse et pleine d'enthousiasme, est à cheval et produit un effet admirable. Nous n'avons que trente-six hommes, mais tous bien; Maurel fils en est le doyen. La duchesse de Berry a parfaitement accueilli le général Quiot et fait dire les choses les plus aimables à ses jeunes gardes. Je ne suis pas con-

tent malgré cela. La famille d'Orléans réussit mieux que notre duchesse ; tous sont d'une affabilité ou naturelle ou calculée qui gagne les cœurs, tandis que la mère du duc de Bordeaux semble froide et peu accueillante. Elle a fait hier une mauvaise visite à l'hôpital, traversant les salles à la course et ne parlant à aucun malade. Il serait si facile aux princes de se faire adorer !... Pourquoi faut-il qu'ils soient si maladroits ?

« Adieu, j'ai de l'humeur, mais je n'en suis pas moins tout à vous.

« G. D. R.

« P. S. Hier, à dix heures, je demandais à être reçu individuellement par le duc d'Orléans. Ce matin, à neuf heures, un rendez-vous m'a été donné dans les termes les plus polis, et j'ai été accueilli parfaitement par le duc et sa femme.

« J'ai demandé par écrit, il y a plusieurs jours, la même faveur à la duchesse de Berry ; trente-six heures après, *un laquais* vint de la part de la dame d'honneur, me dire, à trois heures, qu'on me recevrait à cinq. J'étais absent ; j'écrivis le soir même pour exprimer mes regrets et solliciter un autre rendez-vous ; je n'ai pas eu de réponse.

« Quelles conséquences tirerait un indifférent de ce rapprochement ?... De toute la Cour, le président Maurel seul a été reçu.... »

Ces faits sont déjà de vieille date ; mais ils n'en sont pas moins bons à méditer pour beaucoup de gens et me

remettent en mémoire les paroles de M^{lle} Julie de Rambouillet, depuis Madame de Montausier, qui visitait souvent les hôpitaux. On lui demandait un jour comment elle pouvait supporter la vue de tant de douleurs et de maux : « C'est que je les soulage, » répondit-elle...

Cette lettre me fait encore faire un triste retour sur un homme qui était alors duc d'Orléans et dont l'apparition des fameuses Ordonnances devait faire un roi... Hélas! Lui aussi, malgré un règne qui ne fut pas sans grandeur et vis-à-vis duquel la postérité sera plus équitable que les contemporains, devait connaître les douleurs de l'exil.....

Certain sultan était si bon
Que, pour éviter tout reproche,
Un matin il se fit mouton :
Le soir on le mit à la broche.....

Les apologues sont de grandes vérités ; mais qui sait en profiter ?.. Revenons à notre médaille.

Les appréciations du futur ministre du roi Charles X auraient, si elles avaient été connues plus tôt, excité bien des colères et donné naissance à de curieux commentaires... Aujourd'hui encore, peut-être... Mais cette lettre appartient désormais à l'histoire, et la nature de cet article m'interdit des commentaires qui pourraient bien n'être pas du goût de tout le monde. La *Revue belge de numismatique* ne fait pas de politique ; elle se borne à constater par les médailles les faits historiques qu'elles rappellent. Du reste, ce n'est pas l'homme de parti qui écrit ces lignes ; c'est le numismate qui se borne, dans les

limites permises, à exprimer sa gratitude pour l'accueil aimable qui lui fut fait à Vienne, en 1875.

Après ce long préambule, ou plutôt ce résumé de l'histoire de la médaille qui vient augmenter le contingent numismatique de la ville de Grenoble, en voici la description :

FRANCOIS I^{er}. MARIE ISABELLE . FRANCOIS DE PAULE C^{te} DE TRAPANI.; Bustes accolés de ces trois personnages, à gauche. A l'exergue, et en deux lignes :
BARRE F^r — DE PUYMAURIN N. P.

Rev. REUNION DE — ONZE MEMBR^e — DE LA FAMILLE — DES BOURBONS — A GRENOBLE -- LE 31 OCT. 1829. Dans le champ, huit médaillons disposés circulairement sur des tiges de lis qui apparaissent entre chacun d'eux, et dans l'ordre suivant :

Au centre : M · C · F · L · MADAME — DUCH. DE BERRY. ; Tête de face.

A gauche : LOUIS PHILIPPE -- DUC D'ORLÉANS. ; Tête à droite.

A droite : MARIE AMÉLIE DUCH. — D'ORLÉANS. ; Tête à gauche.

En haut : M. CHRIST. REINE — D'ESPAGNE. ; Tête à gauche.

A gauche : L. CH. INFANTE — D'ESPAGNE. ; Tête à droite.

A droite : FRANC. DE PAU -- (L)A — INF. D'ESPAGNE. ; Tête à gauche.

Au bas, à gauche : L · M · TH · CH. — ISAB. — D'ORL. ; Tête à droite.

Au bas, à droite : F · P · L · C · H · J · D'ORLÉANS

— D. D. CHARTRES. ; Tête à gauche.

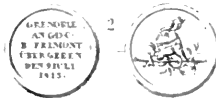
A l'exergue : BARRE FEC. ET INV.

B. — Mod. 50 mill. — Pl. XIX, n° 4.

Cabinet de S. A. R. le prince Philippe de Saxe. — Ma collection.

G. VALLIER.

Grenoble, décembre 1877.



MEDAILLES HISTORIQUES.
DE GRENOBLE.